

Josèphe CHARTROU

agrégée de l'Université

**LES ENTRÉES
SOLENNELLES ET TRIOMPHALES
A LA RENAISSANCE**

(1484-1551)



PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

—
1928

L'EXOTISME DANS LES ENTREES ROYALES.

Si les hommes de la Renaissance française se sont passionnés à l'extrême pour tout ce qui venait d'Italie, de la Rome antique comme de l'Italie du quattrocento, ils eurent également un goût très prononcé pour les choses d'Orient, de l'étranger lointain et dans les Entrées royales, mascarades turques ou brésiliennes, pyramides et obélisques trouvent leur place à côté des danses paysannes et des arcs de triomphe. C'était à côté du thème classique essentiellement noble et plastique, une note amusante et pittoresque.

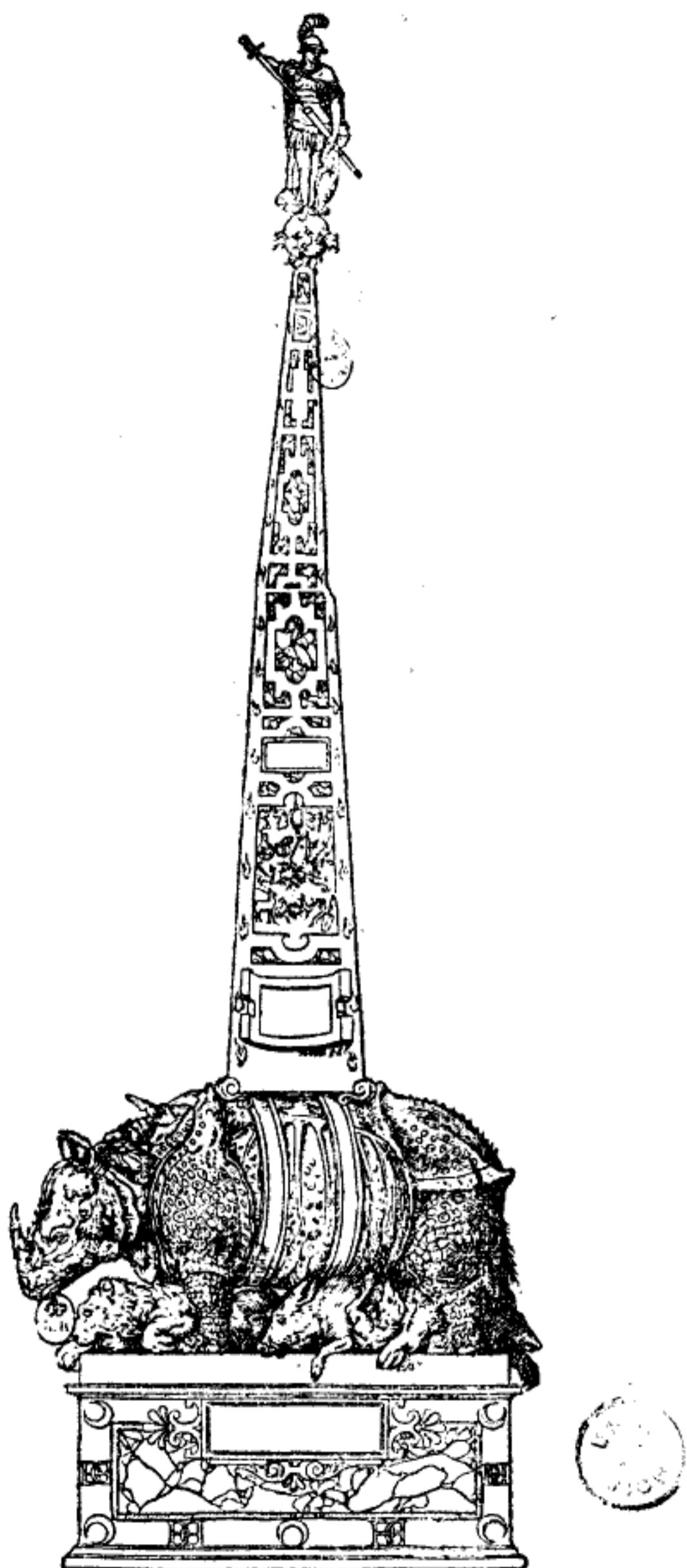
L'exotisme du XVI^e siècle s'alimente à trois sources différentes, deux anciennes, l'Egypte et l'Orient musulman, l'autre récente, l'Amérique.

La découverte du Nouveau Monde est chose toute nouvelle et la curiosité qu'il suscite, non encore émoussée. Les marins rapportent de leurs merveilleux voyages des plantes, des oiseaux, des sauvages même. L'étrangeté de tout cela séduit les échevins de Rouen et en 1550, sur les rives de la Seine, ils feront reconstituer pour l'entrée de Henri II, une forêt brésilienne (1). Dans les arbres maquillés en palmiers, — tronc badigeonné de rouge, bouquet de feuilles fixé à leur cime —, s'ébattent des perroquets au plumage éclatant, cabriolent des singes grimaçants. Au milieu

(1) Dans le *Triomphe de Maximilien* de Jörg Kolderer conservé à l'Albertine de Vienne, il y a aussi des sauvages vêtus de plumes d'autruche qui défilent derrière les seigneurs et les varlets allemands. Le souci d'exotisme est le même, mais le spectacle de la foret brésilienne de Rouen est très supérieur en pittoresque et en couleur « locale ».

d'une clairière, un village aux maisons recouvertes de roseaux et entourées d'une palissade de gros pieux. Les sauvages au nombre de trois cents sont, les uns de véritables Indiens ramenés du Brésil, les autres, des marins grimés en indigènes, tous nus, chargés de verroterie, les oreilles et les lèvres percées et ornées d'anneaux. Les uns tirent à l'arc sur les perroquets, grimpent aux arbres, à la poursuite des singes, dansent autour des palmiers; d'autres divisés en deux clans ennemis, les Topinamboux et les Tabagères, se battent avec rage. Les Tabagères sont vaincus et leur forteresse brûlée. Deux amoureux se balancent dans un hamac, — le roi et la reine sans doute, ils sont couronnés —, d'autres, la main dans la main, la tête ceinte de feuillages, errent comme Adam et Eve au Paradis terrestre. D'autres, ayant aperçu un grand navire ancré à quelque distance du rivage, abandonnant les jeux de la guerre et de l'amour, échangent des billes de bois précieux contre la paccotille et les armes que débarquent les marins. Quelques sauvages s'enhardissent même jusqu'à accoster la galère... Au tournant de la route, à l'entrée du pont, Orphée, Hercule et les Muses attendaient le roi.

C'est de Rome que vinrent, comme les autres thèmes antiques, les obélisques et les pyramides qui décorent la voie triomphale. Rapportées par César et Octave de leurs expéditions en Egypte, un grand nombre d'aiguilles ornent encore de nombreuses places de Rome. D'autre part, vers 35 avant J.-C., un riche romain, le préteur Caïus Cestius, se fit éléver sur le bord de la Via Ostiensis, en guise de monument funéraire, une pyramide à la manière des pharaons ménophites. C'est donc à Rome que les Français connurent l'Orient antique, et la copie de ces monuments donna une note exotique à nos Entrées royales. Une pyramide triangulaire décore le port Saint-Paul pour



Aiguille trigonale dressée devant l'église du Sépulcre, f° 11 r° de
l'Entrée de Henri II à Paris en 1549. (B. N., Res. L b31 20 A, in-4°).

l'Entrée d'Eléonore d'Autriche, à Lyon, en 1533. A Lyon encore, en 1548, on édifie sur un piédestal à la rustique, une aiguille soutenue par des lions et décorée d'écussons et de grotesques. L'idée de ce thème peut se retrouver dans une des gravures du *Songe de Poliphile* : un obélisque surmonté d'une statue de la Fortune, soutenu par des griffes et posé sur une pyramide à étages qui elle-même repose sur un temple (1). A Reims, en 1549, une pyramide introduit une nuance exotique dans un ensemble tout traditionnel. A Paris, enfin, en 1549, près de la porte Saint-Denis, on édifie une « aiguille trigonale » posée sur le dos d'un rhinocéros, « animal d'Ethiopie », couché sur des dépouilles de bêtes sauvages. L'influence du *Songe de Poliphile* est ici manifeste. C'est une réplique de l'éléphant en vert antique portant sur son dos un obélisque à hiéroglyphes que Poliphile contempla dans une de ses visions. L'imitation s'explique aisément si l'on admet que l'illustrateur supposé de la version française du *Songe*, Jean Goujon, est en même temps l'un des décorateurs de l'Entrée de Paris. L'aiguille, à la façon d'une colonne, est surmontée d'une statue de la France armée à l'antique, les épaules couvertes du manteau impérial. Poussant la copie jusqu'au bout, on grava sur l'obélisque, en remplacement des hiéroglyphes, des signes, des rébus qui, nous dit l'auteur de l'une des relations, résument les souhaits des Parisiens. Le fait d'avoir voulu représenter les caractères indéchiffrables de l'écriture égyptienne en les modernisant, est des plus intéressants et des plus curieux (2).

(1) Ne pourrait-on voir dans cette gravure du *Songe de Poliphile* un souvenir des temples thébains consacrés au soleil et surmontés d'un obélisque, symbole du rayon de soleil ?

(2) Voici les signes gravés sur l'obélisque : un lion et un chien de front, la patte posée sur une couronne. Au milieu,

avait, à Lyon, harangué le roi François I, au nom du Consulat, organisa le programme des fêtes et composa les divertissements, mais « ayant conduit la dite entrée », il fut choisi « pour la concilier au vray et, ce fait, la faire imprimer au vray ». Il est donc l'auteur de la relation pompeusement intitulée « La Magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique cité de Lyon... » (1).

A Paris, en 1549, la direction des travaux fut sans doute confiée à Jean Martin, secrétaire du cardinal de Lénoncourt, et à Thomas Sébillet. Or qui est Jean Martin ? Le traducteur du *Songe de Poliphile* qu'illustra Jean Goujon et qui eut un succès considérable pendant tout le XVI^e siècle. Nous avons vu, particulièrement dans l'obélisque au Rhinocéros, l'influence du *Songe* dans la décoration de Paris. Ces deux érudits durent « inventer » les sujets. Leur réalisation fut confiée aux plus grands artistes de l'époque. Le compte de Philippe Macé (2) nous apprend que Jean Cousin, « maistre painctre et Jehan Goujon, maistre ymagier et tailleur de pierres » ont travailé aux « painctures et figures faictes esdits arcs triumphans, pyramide et perspective et autres lieux ». Jean Goujon, d'autre part, dut dessiner les projets de gravures que d'autres taillèrent, mais, malheureusement, sa collaboration à la fontaine des Innocents n'est affirmée par aucun témoignage contemporain. Philibert Delorme prêta également son concours. Un devis, daté du 15 mai 1549, indique sa participation aux travaux entrepris dans la nef de Saint-Denis. C'est lui qui construisit et décora, aux Tournelles, la Salle des fêtes pour le tournoi et les joutes.

(1) Je dois ces indications à l'introduction de Joseph Aynard à l'édition des *Poètes lyonnais précurseurs de la Pléiade* dans la collection des *Chef-d'œuvre méconnus*, 1924, (éd. Bossard).

(2) Voir la note 1, p. 120. Arch. Nat. K K, 286 A.